

Entretiens avec Gilbert Comte

Par Tony Kunter, titulaire d'un master d'histoire des idées politiques (Université Toulouse II)

Avec le décès de son « chef » Pierre Pujo, le 10 novembre dernier, l'Action française historique s'apprête à tourner une page, à moins que ce soit le chapitre du mouvement forgé par Charles Maurras qui soit en train de se refermer définitivement. Tel est le sens de cette synthèse de nos deux entretiens avec l'ancien journaliste du

Monde Gilbert Comte. Nous relatant son parcours, il témoigne de la grande diversité de la galaxie maurrassienne. Il nous livre également ses inquiétudes face au phénomène de sclérose et d'essoufflement dont souffre depuis plusieurs décennies le mouvement néoroyaliste français.

1 – Parcours d'un libre penseur maurrassien¹ :

Je suis né en 1932. Le hasard veut que ce soit le même jour que CHIRAC². J'appartiens à un milieu très marqué par les guerres contre l'Allemagne. Notamment, mon père avait été gravement blessé durant la saignée de 14. Aussi, la politique était omniprésente sous forme de souvenirs guerriers. À cela s'ajoutait un vieux fonds de royalisme populaire, très ancien. Dès la toute petite enfance, de même que certains enfants sont doués pour la musique ou l'arithmétique, j'avais des dispositions pour la politique. J'absorbais des notions historiques, et qui correspondaient entre elles d'une manière rationnelle. Oui, très tôt, mon parcours m'a rapproché des sentiments politiques. Il faut dire que mon âge m'a mis aux premières loges de la politique en action, dans la mesure où j'avais sept ans en 39. Cette entrée de la guerre dans l'existence enfantine était quelque chose de très impressionnant. Tout changeait, à commencer par le spectacle de la rue : elle devenait toute noire. Plus d'éclairage public, juste des ampoules teintes en bleu. Puis, la défaite, et avec l'apparition des soldats de la *Wehrmacht*, le sentiment d'une immense humiliation. Mes parents, en 1940, furent gaullistes dès le 20 juin, et manifestèrent pour De GAULLE sur les Champs Élysées le 11 novembre suivant. Ma mère m'a même emmené fleurir la statue de la ville de Strasbourg – sous les yeux des Allemands – pour la fête de Jeanne d'Arc en 1941, place de la Concorde, à Paris. J'ai eu beaucoup de désaccords avec ma famille mais leur position durant la guerre m'a rendu un service inestimable en ce que je ne me suis jamais cru tenu de *compenser* plus tard par une hystérie antivichyssoise. Dans notre histoire contemporaine, tout un fragment n'a pas été écrit : celui des enfants et petits enfants de collabos ou pétainistes qui de nos jours en remettent sur la honte de Vichy et de l'Occupation. Moi, je ne suis pas dans ce cas là. Je suis arrivé à la Libération du

¹ G. COMTE avait déjà raconté quelques passages de son parcours maurrassien dans les *Bulletins Charles MAURRAS*, n°16, octobre-décembre 2002, pp. 35-41. Après avoir décrit ses origines familiales (sa grand-mère ROSSET, qui lui racontait que ses ancêtres avaient été menacés par la guillotine pendant la Révolution), il dépeint sa crise d'adolescence, son rapprochement des milieux royalistes et sa rencontre avec l'œuvre de MAURRAS en 47, qui l'a « pacifié », a mis en lui « le culte de l'harmonie ». *L'Avenir de l'Intelligence, Kiel et Tanger, Inscriptions sur nos ruines, Le romantisme féminin, Le Prince des nuées*, et surtout le *Dictionnaire politique et critique* l'ont suivi durant toute son existence. Il critique enfin MAURRAS pour son antigermanisme, et son manque de clairvoyance en 1940, rappelant un discours prononcé par Léon DAUDET en 1919 : « Si les Allemands avaient été vainqueurs [de la Première Guerre mondiale], savez-vous ce qui serait arrivé ? La France se serait divisée en deux parties et je ne veux pas rechercher laquelle aurait été la plus grande. D'un côté, nous aurions eu les résistants, ceux qui, sous la botte, auraient continué de protester [...]. La seconde partie de la malheureuse nation française aurait été composée de pleutres, de temporisateurs, de lâches de toutes catégories, qui auraient accepté la botte allemande ».

² G. COMTE a écrit un pamphlet contre lui : *Jacques CHIRAC ou L'Homme en fuite*, Dualpha, 2005, 200 p. (édition augmentée par rapport à celle de 1977 chez Régine DESFORGES).

côté des vainqueurs, et la première fois que j'ai entendu parler de MAURRAS, c'était dans ma famille : on se réjouissait de savoir le vieux traître, le vieux pétainiste, condamné à la prison. Ce qui est étrange car ce vieux fonds royaliste qui existait aurait pu créer un équilibre mais il s'était complètement dissout dans le patriotisme de la guerre. Lors de son procès, les journaux indiquaient avec scandale qu'il avait traité le Procureur comme un chien. J'avais tout juste treize ans. Cette révolte digne d'un bandit de grands chemins m'alla droit au cœur.

En avril 46, j'ai rencontré que des royalistes pour la première fois. J'ai découvert un journal imprimé en bleu et intitulé *Nouveau Régime*. Je me suis rendu à sa permanence et j'ai été accueilli par des lycéens joviaux, qui m'ont vu arriver comme un petit frère. Psychologiquement, je venais de rencontrer le milieu qui était mien depuis toujours, mélange de culture et de violence.

Pendant ce temps là, les relations avec ma famille demeuraient détestables en raison de mauvaises notes scolaires que je traînais depuis ma plus tendre enfance. Le certificat d'étude passé, ils m'ont mis au travail comme garçon de course.

Dans mon royalisme de jeunesse, je me disais qu'un sort aussi injuste ne se serait jamais produit sous la Monarchie. Un bon Roi aurait reconnu ses bons sujets dès leurs tendres années, et aurait fait de moi une sorte de conseiller. J'avais cette idée que le Roi équivalait à la justice.

Personne n'étant maître de mes déplacements, nul ne pouvait m'empêcher de rester une heure dans un square pour lire des livres – *L'Histoire de France* de Jacques BAINVILLE, prêtée par un étudiant, me bouleversa profondément. En 47, j'avais assisté à une réunion de sociétés savantes en son honneur. J'y ai vu BOUTANG pour la première fois. Quel éblouissement ce fut de l'entendre ! Je me suis intéressé à GAXOTTE qui habitait à 200 m de chez moi. Un jour, je suis allé le voir pour lui demander une dédicace de sa *Révolution*. Il m'a reçu et, voyant ma passion pour le savoir, m'a fait promettre de laisser des listes d'ouvrages historiques chez sa concierge afin qu'il puisse me les procurer. Ainsi se constitua ma première bibliothèque et débuta une grande amitié. Soixante ans plus tard, je songe toujours à Pierre GAXOTTE avec piété.

J'ai donc rallié les milieux royalistes qui se reformaient autour des débris de l'Action française et autour du comte de Paris. Hasard extraordinaire : je travaillais boulevard MALESHERBES, à Paris, dans le VIII^e, et le bureau du comte de Paris se trouvait tout prêt, rue d'Artois, si bien que j'y allais tous les jours. En 49, un ami lycéen allait passer son bac. J'avais entrepris de le convertir à la Monarchie. Il me fallait lutter contre son confesseur (il avait fait le petit séminaire de Versailles) qui envoyait des lettres bourrées d'objections. Je répondais au début, puis les choses se sont compliquées. Du coup, nous sommes allés voir BOUTANG. Le 23 janvier 1949, date dont je me souviens en raison de son importance dans ma vie. Après nous avoir questionnés et avoir donné les réponses que nous attendions, BOUTANG entreprit de nous prendre sous son aile. Pendant que mon camarade recevait des leçons de Grec et Latin auprès de son épouse, Marie-Claire, agrégée de Lettres anciennes, BOUTANG me donnait des livres à parcourir puis me demandait de les lui résumer en quelques mots. Cinq semaines après, il me proposa de devenir son secrétaire. Très vite, j'écrivais les projets de réponse à son courrier et je m'occupai de réaliser une revue de presse hebdomadaire dont il se servait pour écrire ses articles pour la rubrique « Le Créneau » dans *Aspects de la France*.

En même temps, il m'engageait à redynamiser les étudiants d'Action française. Mes passages d'université en université s'accomplissaient dans un tourbillon de bagarres, de ventes à la criée d'*Aspects de la France* encore interdit... Mais je continuais à lire plusieurs heures par jour et je trouvais rapidement les étudiants moins cultivés qu'il ne l'eût fallu. Ma vie se partageait entre la violence militante, les premiers essais d'écriture, beaucoup de filles, mais

aussi beaucoup de bibliothèques. En 1951, je disposais d'une culture maurrassienne assez complète et je m'étais sérieusement formé au marxisme.

En 51 eurent lieu les premières élections législatives vraiment libres de l'après-guerre. Des candidatures pétainistes purent s'y présenter. Jacques ISORNI dirigeait celle de Paris et nous étions leur soutien le plus naturel. Cependant BOUTANG considérait que si on voulait frapper le régime parlementaire à mort, il fallait soutenir les listes gaullistes et non les listes pétainistes. Je le croyais aussi mais nous étions sur ce thème en conflit avec la vieille direction de l'Action française. J'avais des rapports très chaleureux avec Georges CALZANT, rapports qui témoignaient plus globalement de cette générosité d'AF, que je n'ai plus retrouvée dans aucun autre milieu. Je n'ai pas tenu à rencontrer VALLAT. Je comprenais très bien qu'il ait été maréchaliste. Pour moi, Vichy a rendu de gros services au pays mais il ne s'agit pas des moments les plus glorieux de notre histoire nationale. L'antisémitisme persécuteur pendant l'Occupation me gênait. Mon cœur est resté du côté de la résistance ; mais je ne veux pas pour autant vilipender Vichy.

Pierre PUJO ? Je l'ai rencontré dès 49-50. Il représentait pour nous le fils d'un chef vénéré. Il était curieusement un peu absent. Le 6 février 1950, lors d'une réunion de l'Institut de politique nationale, je me suis opposé à lui sur le thème du débat. Il voulait commémorer le 6 février 1934 quand je considérais l'URSS autrement plus importante. Toujours s'efforcer de moderniser la réflexion sans rompre pour autant avec les racines et les enseignements traditionnels me semblait essentiel. Je voulais qu'on s'intéressât dans certains cas davantage au présent qu'à un passé vraiment mort.

BOUTANG a donc tout fait pour soutenir les gaullistes contre l'avis de la vieille direction. Il connaissait bien Jean-louis VIGIER. VIGIER était un ancien étudiant d'AF devenu un résistant héroïque puis l'un de ces politiciens dont le nom remplit un quartier, une ville, qui disparaissent pour toujours à leur mort.

Déjà conseiller municipal de Paris, il se présentait justement comme candidat aux législatives de juin 1951 et avait besoin d'aide pour coller ses affiches, protéger ses réunions. Je mis mes camarades royalistes à son service. Il gagna. Sachant se souvenir de mon dévouement et bien plus encore de mes qualités, il me présenta au Syndic du conseil municipal Paul COIRRE, promis à en devenir le Président à l'automne, comme successeur de Pierre De GAULLE, le frère du Général.

BOUTANG fut très satisfait de mon changement de travail qu'il avait d'ailleurs favorisé. Il considérait ma présence auprès de lui comme une transition vers d'autres travaux. Jeune de rebelle de 1946 à 1951, j'entrai dès lors dans le monde officiel et m'y suis aussitôt trouvé à ma place naturelle.

Avant de partir au service militaire en 53, j'avais acquis au cours de l'année 51-52 une sorte de fermeté intérieure suffisante pour demeurer maurrassien. Quand je ai vu le Maître en juin 52 à Tours, je lui ai dit en riant à quel point ses propos sur la guerre et la paix dans le *Dictionnaire politique et critique* m'avaient servi à écrire le discours de réception de l'ONU à Paris par le Président du Conseil municipal. Il s'en est réjoui. BOUTANG avait préparé la rencontre. Je suis donc arrivé à la clinique et me trouvant devant la porte de sa chambre, je me suis demandé : « Malgré sa surdité, puis-je entrer chez MAURRAS sans frapper ? ». Bien sûr que non. Une fois entré, je l'ai vu couché sur la gauche, trop faible pour se tenir debout. Je ne cesse de mesurer le poids de ses premiers mots à mesure que le temps passe : « Tant d'années nous séparent ! » Tous ces événements qu'il avait vécus, tous ces personnages historiques qu'il avait côtoyés, et que je ne connaissais jamais que par récits ou par allusions ! J'arrivais en disciple admiratif. Il me regardait avec une curiosité évidente car je représentais la première génération d'Action française grandie, formée hors de ses yeux. Nous avons beaucoup de désaccords sur le gaullisme, sur Vichy et même sur les communistes. En effet, pour lui, la démocratie était plus dangereuse que le communisme, qu'il percevait comme un élément

secondaire. Au final, j'étais en désaccord avec lui presque sur tout et j'argumentais avec une violence certaine. Si bien que je finis par frémir de honte en écrivant : « Maître, pardonnez-moi de m'exprimer avec autant de violence ». Il m'a pris les mains et m'a dit en souriant : « Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça ». Je pouvais lire dans son regard le bonheur de constater qu'il pouvait encore transmettre à l'un de ses cadets cet esprit de révolte, de polémique radicale propre à son enseignement. Peut-être suis-je le dernier adolescent qu'il ait rencontré en tête-à-tête avant sa mort, survenue l'automne suivant.

Il me demanda alors : « Que lisez-vous ? BALZAC ? C'est un monstre. Mais quand on est un jeune homme, pourquoi lire un monstre ? Dites-moi, vous ne connaissez donc pas Paul BOURGET ? » Je n'avais pas pratiqué cet auteur, m'en repentai aussitôt en me promettant de m'y plonger sous peu. Et voilà, que, trente-deux ans plus tard, je ne l'ai toujours pas lu ! Je suis en conversation familière avec François MITTERRAND dans son bureau à l'Elysée. Alors que nous parlions de nos lectures, il se scandalisa « Vous n'avez jamais lu BOURGET ? ». S'en suivit un plaidoyer à l'identique – pour ainsi dire, phrase pour phrase – de celui déployé par MAURRAS en 52. Médusé par ce télescopage à la limite de la fiction, je me décidais enfin à dévorer le premier BOURGET qui me tomberait sous la main. Ce fut l'*Étape*. J'ai vite refermé ça, avec horreur. C'est la pensée réactionnaire la plus caricaturale que j'ai pu rencontrer ; le contraire de ma propre évolution personnelle d'ailleurs, à en avoir la nausée.

J'ai aussi connu MITTERRAND par un circuit maurrassien. La première fois que j'en ai entendu parler, j'assistais à une réception à Neuilly chez de fervents royalistes. La discussion s'anima au sujet de MITTERRAND, ancien d'Action française lui aussi mais devenu député républicain. Gabriel JEANTET, à Vichy durant la guerre, prit sa défense et vanta sa fidélité envers ses vieux amis victimes de l'Épuration. Le courage et l'amitié furent toujours des valeurs suprêmes dans mon existence. Aussi, j'éprouvai sur l'instant une vive sympathie pour cet inconnu. Je devais le rencontrer onze ans plus tard.

En 53, je pars donc au service militaire jusqu'en 54. Je deviens ensuite journaliste sur le tas. Comme tous les gens de mon âge, je rejoins l'Algérie en 1956 comme rappelé du contingent. Je pars là-bas dans la peau d'un jeune nationaliste convaincu de partir se battre pour défendre nos compatriotes contre une agression du communisme international.

La situation découverte sur place n'a strictement rien à voir avec l'image idyllique que s'en faisait en France les milieux de droite. Non pas l'ordre juste répondant à une mission noblement civilisatrice, mais une caricature de colonialisme avec tout ce qu'une telle formule peut comporter d'humainement pénible. La politique républicaine comportait localement bien des fautes qu'on nous avait cachées.

Pour comprendre la rupture avec *Aspects*, il faut revenir sur la personnalité de BOUTANG. D'un côté, un fougueux tribun nationaliste, doublé d'un homme de grande culture et d'une intense activité. De l'autre, un opportuniste, prêt à considérer le monde où il vivait comme une caverne d'Ali Baba bonne à piller. Non content d'emprunter de l'argent à ses amis sans jamais le leur rendre, il poursuivait aussi parfois leurs épouses de ses assiduités. Il en résulta bien des histoires. MAURRAS appréciant BOUTANG, ne connaissant guère ses mauvaises inclinations, CALZANT et PUJO père ménagèrent le jeune chef de troupe jusqu'à la mort du vieux maître. La rupture a souvent été noblement expliquée comme une divergence doctrinale entre Anciens et Modernes. Les idées y eurent leur part. Mais la personnalité de BOUTANG a bien plus compté dans cette affaire. Les vieux souffraient d'importantes scléroses. Ils ne manquaient pas de bonne volonté. Mais ces gens d'une probité totale n'admettaient plus les écarts de conduite d'un cadet incontrôlable. Il aurait pu les amener à ses positions s'il n'avait pas eu ce caractère abominable qui le poussait à humilier tout le monde autour de lui, sauf moi.

Cette position privilégiée ne m'a guère empêché de rompre avec lui en 1955, à la suite des propos insupportables sur notre excellent ami commun Jean-Jacques MEIER. Ce dernier,

visionnaire dans les colonnes d'*Aspects de la France* en analysant dès le début des années 50 le tournant tiers-mondiste, s'était surtout manifesté à chaque fois que BOUTANG se trouvait en difficultés, notamment financières. Cependant, lors de la scission, il émit quelques doutes sur les qualités d'organisateur de BOUTANG. J'en doutais aussi depuis 1953, mais le rejoignis en 1958 après une première rupture en 1955 liée au retour de De GAULLE au pouvoir. Je me débrouillai pour ne plus être inféodé à cette personnalité écrasante.

Mon expérience algérienne me conduisit à m'intéresser aux affaires africaines³. D'ailleurs, le territoire conquis à partir de 1830 avait suscité l'intérêt précoce de l'*Action française*. Ainsi en témoigne cette chronique coloniale sur les délégations financières d'Algérie dans le numéro 9 du 15 novembre 1899. Au regard de l'analyse de MAURRAS sur cette question jusque dans l'Entre-deux-guerres, *Les Pages Africaines* semblent bien mauvaises. On voit là le MAURRAS de la fin sans sa clairvoyance des premières années. Mon maurrassisme sincère, profond, ne revient pas à encenser bêtement le vieux maître. Il a d'ailleurs toujours soutenu qu'une tradition solide s'applique à triller le bon et le mauvais.

Travaillant sur l'Afrique noire, j'écrivis alors dans *Jeune Afrique, La France catholique...* Tout un tas de publications. Au Niger en 61, pour le premier anniversaire de l'indépendance du pays, quelqu'un me parle ainsi : « C'est donc vous Gilbert COMTE, le journaliste de droite, le journaliste réactionnaire tellement progressiste ? » Mes relations avec François MITTERRAND débutèrent ainsi, avec ce charme tour-à-tour paisible et nerveux dont il avait le secret. Nos relations fort étroites entre 1981 et 1988 s'achevèrent avec le premier septennat.

En 62, je suis arrêté comme membre présumé de l'OAS. Toute la presse parisienne connaissait mes prises de positions très personnelles par rapport aux activistes et ne me voyait pas avec eux. Le scepticisme était général. S'en est suivi une campagne de presse en ma faveur, au sein de laquelle *Le Monde* a joué un rôle de premier plan. Aussi, une fois désembastillé, je suis allé remercier BEUVE-MERY, avec qui j'ai très vite sympathisé.

Début 1968, je lui suggère de commémorer le centenaire prochain de MAURRAS. Il refuse. « Non, pas question. MAURRAS, c'est comme l'Espéranto. On n'en dit jamais assez de bien, jamais assez de mal. Dès que vous imprimez son nom, vous recevez cent lettres pour dire que c'est un saint et que vous n'avez pas reconnu sa sainteté, et cent autres pour se scandaliser que vous ne l'ayez pas traité comme l'ordure qu'il fut. Donc, n'en parlons pas. Il a eu de drôles de disciples, en outre... ». Il eut de drôles de disciples. Je l'admets. Puis, il ajoute : « On est toujours responsable de ses disciples ». Je l'admets encore. Il continue : « Mais alors, moi, je le suis aussi avec mes prorusses et prochinois ? » Je l'admets toujours. « Bon, on va se rasseoir et parler de MAURRAS... Compte tenu du cas, il faut une double page : un article équitable – l'avis du *Monde* – par Pierre-Henry SIMON, un article plus sévère... Mais qui pourrait faire un papier favorable ? Y'a pas beaucoup de maurrassiens dans cette maison ». Il me regarda en souriant et l'affaire fut conclue. Je ferai l'article.

Titre de la double page : *Faut-il se souvenir de Charles MAURRAS ?* G. COMTE, « Un prophète du XIX^e siècle » (20 avril 1968, page V). « Dans ses *Propos de Georges SOREL* [1935], publiés entre les deux guerres, Jean VARIOT rappelle qu'il demanda en 1910 au vieil apôtre de la grève générale si la III^e République succomberait au marxisme ou sous les attaques du monarchisme maurrassien. Aujourd'hui, où le souvenir de Charles MAURRAS erre dans des limbes maudits entre la réprobation et l'oubli, un tel dilemme étonne par le rapport inattendu qu'il établit entre des idéologies aux fortunes si opposées. Le matérialisme historique inspire une douzaine d'États dans le monde, quand le royalisme d'Action française ne prit même pas le pouvoir chez lui, et se réduit peu à peu aux dimensions d'une nostalgie ou d'une secte.

³ *L'Empire renaissant (1789-1871)*, Paris, DENOËL, 1987, 330 p. et *L'Empire triomphant (1871-1936)*, 1. *Afrique occidentale et équatoriale*, Paris, DENOËL, 1988, 390 p. sont l'aboutissement de ce travail de recherche sur l'Afrique.

Si le succès d'une doctrine suffisait à définir son importance profonde et la valeur de son principal théoricien, ni le nationalisme intégral, ni la figure de Charles MAURRAS ne soutiendraient évidemment la comparaison avec MARX et son système. Le critère très relatif ne permettrait cependant pas de comprendre davantage l'éclatante réussite de MAURRAS jusqu'en 1930, ni l'échec de MARX jusqu'en 1917.

Il engage donc à se méfier des décrets de la postérité immédiate, où les ennemis de l'Action française ne manquent pas.

En partie à cause de la place que ces ennemis occupent dans la vie publique, un adolescent de 1968 ignore souvent l'immense autorité de MAURRAS sur les plus grands écrivains de son temps, d'André GIDE à Maurice BARRÈS, d'Anatole FRANCE à Paul BOURGET, [...], de DRIEU LA ROCHELLE à Georges BERNANOS. Certes, tous ne le suivent pas au bout de ses conclusions. Beaucoup se séparèrent de lui assez vite. Mais ils saluèrent en lui un égal ou un maître, dans des termes où le respect ne le disputait guère qu'à l'admiration.

L'engouement irraisonné, l'hallucination collective ne fournissent sur cet enthousiasme aucune lumière suffisante. MAURRAS n'entraîna pas les médiocres, mais les meilleurs de sa génération. Son influence sur eux dura parfois une vie entière. [...]

À l'époque, et jusqu'à sa mort, adversaires et admirateurs de MAURRAS s'accordaient à imputer l'attraction qu'il exerçait sur les intelligences à sa logique irrésistible. Quelques principes de base une fois admis, les développements de sa doctrine s'enchaînaient avec une rigueur « mathématique » et ne permettaient plus que la soumission.

Les courbes de sa dialectique : Le MAURRAS intraitable des quinze dernières années, durci par le malheur, figé dans son orthodoxie et sa légende, ressemble assez à sa caricature. Mais à l'aurore du siècle, le jeune prophète conquérant du nouveau royalisme charma plutôt ses contemporains par la souplesse infinie, les courbes, la générosité de sa dialectique. Cet agnostique sut parler du mystère de l'Église avec assez de ferveur pour convertir autour de lui des dizaines d'incroyants. [...] Cet antisémite méprisa le racisme de toute son âme. [...]

Ce traditionaliste osa proclamer aussi : « Nulle tradition n'est pure ni sûre sans critique préalable ». Ce polémiste si souvent impitoyable murmura : « Comprendre conduit plus d'une fois à pardonner ». Ce royaliste rendit hommage au Comité de Salut public dans sa résistance à l'envahisseur. Le nationaliste détesta les guerres nationales pour les malheurs qu'elles engendrent et n'estima jamais « le militarisme intensif ». Cet admirateur de la vieille France ne se laissait guère impressionner par ce qu'il nommait « l'arrogance nobiliaire ». [...]

Ce conservateur, enfin, eut des paroles terribles contre la bourgeoisie [...].

Dans la première moitié de sa vie, si riche en victoire, ce doctrinaire implacable dissimulait un Ulysse avisé. Avec un sens aigu des diversités sociales, des disparités humaines, il sut parler de tout à tous, capturer les contradictions dans les nuances de son génie. Dans l'important ouvrage qu'il consacre à *L'Action française*, l'historien américain Eugen WEBER note justement le caractère hétérogène du mouvement royaliste à ses débuts, lorsque l'argumentation maurrassienne attirait des incroyants comme des catholiques, des anarchistes et des conservateurs, [...] des gentilshommes légitimistes comme des ouvriers socialistes. [...]

Comme le marxisme, l'œuvre de MAURRAS permet ainsi des évolutions différentes sous quelques principes intangibles : l'antigermanisme ; la monarchie ; le classicisme.

Comme celle du communisme, l'histoire de l'Action française regorge d'ailleurs de crises, de scissions, où les schismatiques et l'orthodoxie s'excommunient avec d'autant plus de ferveur que, face au MAURRAS du moment, il existe toujours en appel d'autres MAURRAS possibles. L'ingénieuse synthèse devait éclater tragiquement, en 1940, lorsqu'un tiers des disciples rejoignit la résistance par nationalisme, quand l'honneur de la démocratie en précipitait une partie égale dans la collaboration. Quelque peu dépassé par les événements, surtout affaibli par l'âge, leur vieux maître les désavoua indistinctement et donna sa préférence aux attentistes de Vichy. La circonspection de ces héritiers là convenait mieux à ses soixante-douze ans comme à une très ancienne répulsion envers les discordes susceptibles de meurtrir la patrie.

Il fallut longtemps à ses disparités pour apparaître, tant le souple filet de « l'empirisme organisateur » les retenait serrées. Curieux de nouveautés, mais perspicace, Georges SOREL voyait bien la forte impression qu'elles pouvaient produire sur les contemporains lorsqu'il répondit à VARIOT : « Je crois que MAURRAS est le plus éminent théoricien que la monarchie ait jamais

possédé. Je cherche en vain, dans les écrits littéraires ou philosophiques de langue française, une telle puissance d'argumentation et de doctrine monarchique... MAURRAS est pour la monarchie ce que MARX est pour le socialisme. C'est une puissance ».

Dès les premiers écrits, cette énergie s'exprima par une manière inconnue de défendre les valeurs traditionnelles avec des arguments modernes, voire rationalistes. [...] Aussi s'opposa-t-il de toutes ses forces au royalisme de regret, au royalisme de salon [...]. [...]

[...] Il invita à choisir entre les droits de l'individu et ceux de la collectivité. [...]

Pour des milliers de Français, ce prêche raisonna comme une délivrance. Il éclairait soudain les zones obscures de la vie publique, laissées dans l'ombre par les penseurs libéraux. D'innombrables militants découvrirent ce qu'ils appelaient « la vérité ». Pour elle, ils s'exposèrent dès lors sans répit à la prison, aux calomnies, aux quolibets, aux coups qu'ils rendirent vite avec une excessive et inutile prodigalité. [...] Grâce à [MAURRAS], l'ordre, comme naguère la liberté, devenait une espérance.

[...] Plus tard, les ennemis de MAURRAS raillèrent ce royaliste désavoué par son prince, ce défenseur de l'Église interdit par le pape, ce nationaliste condamné pour intelligence avec l'ennemi. Pour être complet, ce portrait paradoxal doit aussi rappeler le dévouement suscité par cet intellectuel chez des milliers de gens. Comme le prouve l'ouvrage remarquable de Jean de FABRÈGUES, [...], beaucoup de ceux qui l'approchèrent en restent aujourd'hui bouleversés.

De brillants sarcasmes : Dans notre histoire, il s'agit là d'une aventure intellectuelle sans rivale. Avant, après MAURRAS, nul écrivain ne remua chez nous tant de passions, tant d'énergie par la seule force de sa plume. Certes, les Encyclopédistes de 1750 aussi avaient ému leur temps. [...] Cependant, aucun d'eux ne s'attaqua directement au régime établi, ni ne forma comme MAURRAS des militants pour l'abattre. [...]

Par son obstination plébéienne, le cérébralisme de son action, sa certitude de vaincre le destin à force d'exhorter, MAURRAS ne ressemble guère qu'aux grands révolutionnaires communistes du siècle passé.

[...]

Certes, MAURRAS commença par se définir contre les faiseurs de système, laïcs et religieux. Il multiplia de brillants sarcasmes contre leurs illusions, leurs « nuées ». Mais par son énergie de visionnaire, par les proportions gigantesques d'une œuvre uniquement réalisée pour convaincre, assembler des disciples, par l'espèce de révélation temporelle contenue enfin dans sa politique, il prend exactement leur suite. Quand les controverses autour de sa mémoire s'apaiseront vraiment, sans doute apparaîtra-t-il comme le dernier grand prophète du XIX^e siècle [...]. [...]

Une inspiration tarie : Le contraste entre son infortune posthume et la gloire d'antan sanctionne sans doute un certain nombre des erreurs commises par MAURRAS lui-même. Dans ses attaques, BERNANOS lui reprocha souvent d'avoir stérilisé ses disciples. À part Pierre GAXOTTE, aucun d'eux, en effet, n'a produit, depuis la guerre, en histoire, en politique, en littérature, une œuvre importante, comparable aux travaux de BAINVILLE avant sa mort. [...] Une inspiration florissante s'est comme tarie avec l'emprisonnement et la disparition du maître.

Les positions scabreuses adoptées pendant l'Occupation expliquent en partie cet appauvrissement. Une contradiction trop insoutenable se révéla alors entre le nationalisme d'avant 1939 et les équivoques vichyssoises, pour que tout un ressort n'en reste pas brisé. Toute une génération qu'il avait formée en demeura comme infirme, impuissante à reprendre le fil de sa propre histoire.

Au lendemain de 1918, MAURRAS s'enorgueillissait à juste titre d'avoir cessé ses polémiques contre les juifs [...] par souci de l'unité nationale. Que ne recommença-t-il en 1940, quand le racisme nazi exigeait plus de précautions encore et conseillait l'abandon pur et simple d'un antisémitisme inquiet dans ses origines et devenu criminel dans son aboutissement. Enfin, des simplifications parfois effrayantes ossifièrent durablement l'esprit des disciples. On n'enseigne pas impunément que la culture française est « supérieure en soi à toutes les autres cultures de l'univers » sans frapper ses partisans d'impuissance au seuil de la civilisation et des confrontations planétaires.

Foudroyées en pleine gloire, les idées maurrassiennes disparurent du siècle aussi soudainement qu'elles y avaient brillé il y a soixante ans. Si leurs représentants officiels n'exercent plus aucun magistère, leur influence n'en a pas disparu pour autant. Elles mènent de nos jours une existence secrète mais profonde jusque dans les conseils du gouvernement, où les ministres ne croient plus guère à la

démocratie pré-maurrassienne. Qu'il s'agisse de la majesté de l'État, de son autonomie envers les partis, du triomphe des solidarités nationales sur la conscience de classe, beaucoup des concepts proclamés par MAURRAS appartiennent à nos manières de penser, de sentir, et ne choquent plus personne.

« Leur revanche ajoute un dernier paradoxe à ce grand destin. » »

C'était comme le discours pour l'ONU à la Mairie de Paris. Vous recevez un travail entre les mains : il doit être parfait. Michel MOURRE m'avait félicité pour ce morceau de bravoure qui, selon lui, était le plus habile portrait du « vieux » que l'on pouvait faire en ce temps là. Je prenais sa défense en présentant tout ce qui est troublant chez MAURRAS, en insistant sur la riche complexité du personnage.

Cet article a eu un effet considérable. De l'emprisonnement du vieux maître à sa parution, une sorte de politiquement correct avant la lettre interdisait aux journaux toute allusion au Grand Maudit. Mon article brisa l'interdit. Les maurrassiens officiels, dois-je ajouter, ne m'en manifestèrent aucune espèce de gratitude. Quant à la caricature de CABU, c'était l'une de ses premières dans *Le Monde*.

Un peu avant, en 64, ma rupture avec BOUTANG appartient à ces événements marquants de mon existence⁴. La raison en fut son gaullisme, rentré depuis 1940. Une anecdote vient appuyer ce sentiment. En août 40, devant REBTATET déjà acquis à l'idée d'alliance avec l'Allemagne nazie, BOUTANG évoque lors d'une rencontre impromptue sa volonté de résister contre les Allemands, « le pire des juifs valant mieux que le meilleur des Allemands ». Parmi les éléments faibles de la pensée maurrassienne, BOUTANG a hérité de l'antigermanisme primaire, alors même qu'il connaissait la philosophie allemande. En consultant l'*Almanach d'Action française* de 1932, à côté d'un article sur la télévision – l'Action française ne rime pas avec antimodernisme –, vous pourrez lire cette phrase de MAURRAS sur l'outre-rhin : « L'Allemagne a toujours servi de courroie de transmission à la barbarie mongolide ». Vous devez connaître la formule du maître au sujet des Allemands, « des nègres blonds, candidats à l'Humanité ». Ainsi, sa tendance naturelle amenait BOUTANG vers la « France libre », sauf que la position de MAURRAS en faveur de PÉTAINE l'a obligé à soustraire à cet attrait. Ce vieux gaullisme rentré se manifeste en 51 et apparaît au grand jour en 58.

Dès 1958, BOUTANG finança *La Nation française* grâce à l'argent gouvernemental. Il me l'a dit. Je n'en ai pas été choqué. C'était pour moi un échange normal de services, une alliance. Mais pas de longue durée. Aussi, en 64, au cours d'une longue conversation chez lui, à Saint-Germain-en-Laye, il m'a dit : « Je suis gaulliste, je suis gaulliste ». Je lui répondis : « Très bien, y a des gaullistes de gauche ; y aura des gaullistes de droite. Très bien. Tu leur diras. Moi, je n'en suis pas ».

Mon existence peut se découper ainsi : enfance jusqu'en 47; 47-49, la découverte du royalisme ; 49-51, secrétaire de BOUTANG ; 51-52, chargé de mission au cabinet du Président du Conseil municipal de Paris ; 53-54, service militaire dont un an à Berlin, au plus près du monde soviétique, pour moi si impressionnant ; 54-55, débuts dans le journalisme ; 1956, guerre d'Algérie et jusqu'en 1962 obsession de la crise nationale révélée par ce conflit ; après 1964 et ma rupture avec BOUTANG, fin du maurrassisme actif. Il aura duré quinze ans.

Je deviens alors journaliste, au *Monde* principalement, dont je suis resté un collaborateur pendant une vingtaine d'années (62-82). Chacun cherchera la loupe aux yeux le moindre éloge de la démocratie ou de la République dans mes articles de cette époque. Il n'y en a pas un seul. En revanche, les critiques à peine voilées ne manquent pas. J'ai essayé de transférer l'esprit maurrassien dans ce que j'écrivais mais sans me référer au maître.

⁴ C'est aussi à cette époque qu'il publie *La Révolution russe par ses témoins*, La Table ronde, 1963, 321 p.

J'ai considéré mai 68 comme une plaisanterie (cf. mon article dans *Le Monde* intitulé « La droite et les événements », 4 juillet 1968⁵).

Mes bonnes relations avec MITTERRAND continuent si bien que lorsqu'il devient Président, je deviens un habitué de l'Élysée. Avec le changement de direction au *Monde*, l'atmosphère n'est plus la même. Voilà alors qu'à TF1, MITTERRAND pose comme conditions à la nomination d'Hervé BOURGES comme Président, l'embauche comme consultants d'Eric ROULEAU, Paul-Marie de la GORCE et moi-même. Je devais livrer mes réflexions sur la télévision au Président, toujours avec mon regard personnel.

En 85, il souhaite me nommer à la Haute Autorité de la Communication audiovisuelle parce qu'il a besoin dans cette institution d'un homme de droite lié à sa personne. Quiconque m'accorde sa confiance a droit aussitôt à ma fidélité. MITTERRAND prévoyait la défaite des siens aux législatives de mars 1986. Il souhaitait faire barrage aux chiraquiens au sein de la médiassphère. Voilà ma période de compagnonnage avec les mitterrandidistes, qui ne s'est accompagnée d'aucune profession de foi républicaine. Seuls mes rapports avec MITTERRAND et mes connaissances dans certains domaines la justifiaient.

La Haute Autorité tombe en 1987. En 1988, je rallie le cabinet de Jean-Pierre CHEVÈNEMENT, alors Ministre de la Défense. Puis ce dernier quitte ses fonctions et me laisse dans le vide. Edith CRESSON me rattrape au vol quand elle devient Premier Ministre. Je lui fais alors part de mes inquiétudes par rapport au caractère éphémère de ces fonctions de conseil politique. J'ai ainsi été nommé Inspecteur Général de l'Administration du Ministère de l'Intérieur en Conseil des Ministres au tour extérieur. Cette fin de carrière m'a fait sourire : jamais le jeune royaliste rebelle vendant un journal interdit à côté de la rue CAMBACÈRES que j'étais, n'aurait cru finir dans une des hautes fonctions de la République.

Depuis que je suis à la retraite, je continue à écrire par-ci par-là. Jean-Marie ROUART, qui me connaissait fort bien, m'a demandé de commenter dans *Le Figaro littéraire* l'édition des correspondances adressées à MAURRAS réunies sous le titre de *Cher Maître*. J'ai ensuite écrit régulièrement dans ses colonnes. Ainsi, MAURRAS contribua-t-il encore près de quarante-cinq ans après sa mort à m'ouvrir de nouvelles routes.

« *Charles MAURRAS au cœur des combats et des controverses* » (*Le Figaro littéraire*, fin septembre 1995) : Si par malchance, les textes rassemblés dans ce gros volume n'atteignent qu'un public restreint, leur seule réunion démontrera du moins l'honorable persistance d'un vrai courage bénédictin dans notre pays. Il aura fallu quatre ans pleins à Pierre-Jean DESCHODT pour dépouiller, répertorier, classer quelque vingt cinq mille pièces d'archives découvertes dans les caisses de la famille MAURRAS. Prodigeux labeur d'où il a su extraire, avec patience et compétence, un échantillonnage très complet des lettres reçues par le chef de l'Action française, de 1892 à 1949. Réduite à quelques mots malicieux et polis, la première émane de Jules SIMON, bronze monumental et l'un des fondateurs spirituels de la III^e République. Illustre mage magicien de la NRF, Jean PAULHAN signe la dernière en 1949. Entre les deux dates, cinquante-sept ans d'âpres combats intellectuels et politiques, d'illuminations, de méchantes controverses, avec à la clef des malentendus, des équivoques, des drames.

Au cours de ce gros demi-siècle, le statut personnel de Charles MAURRAS a beaucoup changé. Tenu pendant près des trois quarts de la période pour un esprit puissant, original, pour un patriote exemplaire, et entouré à ce titre d'un respect considérable, il termine ses jours en captif à la Centrale de Clairvaux, condamné pour « intelligences » avec l'ennemi en 1945. « Je n'aurais jamais cru que vous nous fussiez si nécessaire », lui assure néanmoins PAULHAN, résistant de la première heure. Il renoue de la sorte avec un ton ordinaire avant 1914. Point n'était besoin alors de partager les mêmes opinions

⁵ On peut retrouver cet article dans G. COMTE, *Lettres enfin ouvertes au directeur du Monde*, DUALPHA, 2003, pp. 101-107. « La langue, c'est la nationalité » (15.07.1978) et « La maladie de 1940 » (18.06.1980) sont deux articles d'inspiration maurrassienne contenus dans le même ouvrage, respectivement aux pages 133-145 et 121-131.

idéologiques, d'appartenir au même clan littéraire pour nouer des relations courtoises, des rapports amicaux et confiants.

Dès 1906, Marcel PROUST, encore peu connu, remercie MAURRAS pour la « délicieuse bonté » qu'il lui manifeste comme critique. Six ans plus tard, il ajoute : « Je suis d'autant plus à l'aise pour vous dire mon admiration que je ne peux plus rien attendre de l'Action française, qui m'a comblé », puis signe « votre admirateur reconnaissant ». Durant l'affaire DREYFUS, les deux hommes figuraient dans des camps adverses. Le choix de PROUST n'empêcha pas pour autant le prophète royaliste de soutenir en lui un auteur d'avenir qu'il convenait d'encourager.

[...]

Ces élégances ne se limitent pas aux intellectuels. En ces temps de fermes convictions, la confiance de chacun en ses propres idées autorise des égards envers celles des autres. Homme de droite sans doute, mais d'une droite attachée, sans regret ni réserve, aux institutions, futur président de la République, Raymond POINCARÉ admet dès 1909 : « Je me sens encore capable de trouver dans vos écrits politiques matière à réflexion pour des républicains. Votre pensée, vigoureuse et probe, offre toujours à vos adversaires l'occasion de contrôler la leur et de vérifier les fondements de leurs convictions. »

Après 1918, le ton change insensiblement. Des cadets écrivent, impressionnés par la prééminence du maître. [...] Au-delà de 1945, plus rien ne subsiste de l'ancienne déférence.

[...]

Comme le démontre Pierre-Jean DESCHODT, dans son introduction bien documentée, mais insuffisamment critique, MAURRAS ne collabora jamais avec les Allemands, au sens où le soutenait l'acte d'accusation. Ceux-ci le suspectaient à juste titre d'hostilité à leur égard. [...] À l'instauration du Service du travail obligatoire (STO), le fondateur du nationalisme français avec Maurice BARRÈS conseilla aux adolescents sensibles à ses recommandations d'obéir à la loi, en d'autres termes de partir pour le Reich. Vrai reniement de toute une vie. [...]

Après beaucoup d'autres procès politiques, celui de MAURRAS viola le droit et la vérité. Le tribunal dissimula aux jurés des pièces favorables à la défense. Les misères, tortures, violences, arrestations, déportations, rendaient cependant l'heure des comptes inévitable. Ainsi vont les lourdes logiques de l'histoire.

En 1935, ce très grand honnête homme et démocrate irréprochable qu'était Robert DELAVIGNETTE donna de l'Action française une définition perspicace : « C'est à la fois la cavalerie et l'arme savante », autrement dit la virevolte et le calcul, le mouvement et la précision. La correspondance présentée par Pierre-Jean DESCHODT ne réunit pas toujours des lettres de même valeur. Elle nous ramène du moins vers des temps d'une distinction d'esprit très supérieure à nos temps d'abjection morale et intellectuelle.

Quelques autres articles se rapprochant des thèmes de la royauté et de l'AF :
« BAINVILLE sur les traces de Bonaparte » (28.08.97), « Grandeur et décadence de l'Algérie française » (22.04.99), « Quand l'école de la République célébrait les rois » (03.02.2000), « Passions et faiblesses de la III^e République » (23.08.2001), « La royauté par intérim » (08.11.2002).

J'ai aussi entretenu des rapports avec Alain de BENOIST. Je ne figure pas parmi ses proches mais je reconnais ses éminentes qualités intellectuelles, sa fermeté d'âme, son très grand courage. S'il me demande un coup de main, je le lui donne⁶.

Je me suis borné à vous dire ce que je pensais être la vérité, notion d'importance dans le maurrassisme. Pour les officiels de la vieille maison, ma liberté d'esprit ressemble sans doute à une énigme. Mon ambition d'analyses peut déplaire à des répétiteurs, à de mauvais répétiteurs.

⁶ En particulier, on peut mentionner Alain de BENOIST, « Entretien avec Gilbert COMTE : La colonisation ne doit être racontée ni en noir ni en rose », *Éléments pour la civilisation européenne*, n°120, printemps 2006, pp. 44-45. G. COMTE y décrit son parcours africain personnel mais aussi intellectuel. Il réfléchit sur la notion de colonisation, la variété du phénomène, la mémoire de celui-ci, et essaie de dresser un bilan critique sur la politique africaine de la III^e République jusqu'aux années 70.

Le milieu maurrassien que j'ai quitté a survécu péniblement jusqu'à aujourd'hui et se complaît dans un passéisme qui se gargarise de ses auteurs davantage qu'il ne les connaît : BAINVILLE, MAURRAS, BARRÈS, BONALD, MAISTRE... Combien lisent régulièrement ces auteurs de référence comme je le fais moi-même ?

À partir du moment où ce milieu est devenu infidèle à lui-même, il a renié l'audace intellectuelle d'où il sortait. J'ai considéré que nous n'avions plus rien à nous dire.

Pour savoir ce qu'est le monde royaliste dans les années 50, consultez *Aspects*, et, à la page 8, vous trouverez la rubrique « Nos Amis » : « les employés royalistes de la Samaritaine vont se réunir à tel café », etc... Il existait encore une société royaliste vivante, avec même des ouvriers comme les intrépides frères MOISY dans le XV^e arrondissement de Paris. Ce n'était pas le troupeau d'augustes vieillards et autres mourants d'aujourd'hui.

Quand je pense à ces vieux bourgeois respectables allant à la messe le dimanche ! Ils se prétendent maurrassiens, mais sont sortis pour toujours des fabuleux tourbillons... Tout ça, c'est du bois mort !

2 – Des points de vue inédits sur Charles MAURRAS et ses idées politiques :

Le drame de MAURRAS, c'est qu'il a dispersé tous les jours des richesses exceptionnelles au milieu d'authentiques sottises. Cet éclatement et cette pensée par capillarités rendent difficile l'exercice biographique sur le personnage.

Cette figure d'une telle ingéniosité n'a pas saisi que les hommes d'idées servaient de boucs émissaires aux hommes politiques. Ça lui a d'ailleurs coûté cher. Il a soutenu autant qu'il l'a pu tout ce qu'il y avait de national. Il n'a cessé d'aider et d'attendre de gens qui n'étaient pas à sa hauteur. On s'est servi de lui pour l'Union sacrée. Voilà bien l'un de ses torts historiques. De même qu'il n'aurait pas dû soutenir le jusqu'aboutisme guerrier visant à récupérer une Alsace-Lorraine, qui, au fond, ne souffrait pas tant de la tutelle allemande.

Ce qu'il y a de particulier chez MAURRAS, c'est qu'il était moins un homme d'idées qu'un poète. Et connaît-on beaucoup de poètes capables par leur pensée politique d'animer des hommes d'action prêts à se battre physiquement pour eux ? À cet égard, on oublie curieusement que, durant la Deuxième Guerre mondiale, deux des principaux hommes d'action – le colonel RÉMY et Joseph DARNANT – auraient pu se retrouver à ses côtés dans les années 30, alors qu'ils devaient combattre sous l'Occupation dans des camps opposés.

On peut regretter que MAURRAS n'ait pas fait la part entre les idées et l'action. Cependant, il a réalisé dans sa vie cet alliage rare de la pensée immatérielle et de la force physique brutale. L'idée est l'action. Pour cette raison, je le compare parfois à ZWINGLY, ce théologien du XVI^e siècle qui était aussi canonnier à ses heures.

MAURRAS peut revenir mais pas tel qu'il fut. Les termes dans lesquels se formule la réalité aujourd'hui n'ont aucune place dans le vocabulaire maurrassien classique. On n'y peut rien si le monde actuel est celui de l'informatique et du virtuel. Personne ne peut prétendre agir en 2007 un MAURRAS à la main. Mais, un maurrassien supérieur pourrait le faire après avoir réalisé la synthèse entre ce qu'il a lu dans le vieux maître et le monde qui est le nôtre.

MAURRAS est un enfant du XIX^e siècle, celui du verbe créateur. Pour moi, ce siècle commence le 14 juillet 1789 lors de la prise de la Bastille et se termine le 18 août 1945 avec la bombe d'Hiroshima. Quand la vieille forteresse tombe, la foule dans la rue peut emporter le symbole de la force publique au nom d'un cri. Peu importe ce cri : « Vive la Liberté », « Vive la Nation »... Ce qui est capital, c'est que des êtres humains peuvent se porter au devant de cette force publique et triomphent sur elle. Voilà le romantisme. Tout ceci s'achève quand la puissance publique écrase les individus avec la bombe atomique.

MAURRAS est né dans cet univers romantique où le poète, le militant admoneste le pouvoir, la République, le Procureur à son procès. Je suis marqué à jamais par cette attitude car je suis un enfant de cette époque. Mais de quel moyen de révolte dispose l'individu face à la bombe H ou devant le monstre de l'Internet ? D'aucun.

Je ne m'intéresse qu'à la pensée claire et à l'action. TAINÉ et RENAN m'ont plus intéressé chez MAURRAS que le versant MAISTRE et BONALD. J'avais pourtant fait un long article dans *Le Monde* sur *Les Soirées de Saint Pétersbourg*, dont je comparais un extrait à un texte de HUGO. Quand le premier représentait la souffrance de l'espèce humaine avec des guerres effroyables et un ange frappant de son glaive la terre, déclenchant ainsi des ruisseaux de sang, le second, dans ses *Misérables* dépeint un Enjoleras sur la barricade haranguant ses ennemis : « le XIX^e siècle est héroïque mais le XX^e siècle sera heureux. Plus de guerre, plus de rois féroces... ». De MAISTRE terrible ; HUGO lumineux. Mais pour nous autres qui venons après, la question qui se pose n'est-elle pas la suivante : le monde que nous connaissons ressemble-t-il davantage à celui de MAISTRE ou à celui de HUGO ? Voilà ce qu'on peut appeler faire du maurrassisme sans le dire.

J'ai eu une fois l'occasion de citer BONALD dans ma carrière. C'était par rapport à MARX. Le Rouergat désigne un univers où tout se réduit pour l'homme en société à produire pour consommer et à consommer pour produire et la société toute entière est à leur yeux (gens de gauche) divisée en deux classes, les producteurs et les consommateurs. Son intuition sociologique profonde est bloquée par des préjugés. Selon Louis de BONALD, l'éducation n'est pas davantage due aux enfants du peuple qu'une dot à ses filles, on sent bien qu'il a pressenti les grands traits du monde atroce dans lequel nous sommes et qu'il voulait tout faire pour bloquer le processus. Ces discours à la Chambre des Pairs sont très intéressants : tout le contraire du barrésno-maurrassisme. Au sujet des émigrés pendant la Révolution, BONALD s'insurge contre les gens qui ne pensent qu'au sol, aux racines, ceux-là vivant comme des bêtes dans leur grotte. Non, pour lui, l'homme existe bien plus par la civilisation que par la terre où il voit le jour.

Sur les sources de la souveraineté, je suis un maurrassien banal et je n'arrive pas à croire une seule seconde qu'elle puisse appartenir au peuple par une simple déclaration de principes. La notion de démocratie me confond toujours par ce qu'elle a de niais, d'artificiel. Les choix du peuple obéissent presque toujours aux manœuvres des politiciens professionnels capables de les tromper. Aujourd'hui la télévision, les sondages, les grosses fortunes... Tout ce que MAURRAS a pu dire sur les pouvoirs clandestins reçut de telles confirmations qu'on demeure confondu par la clairvoyance des condamnations maurrassiennes de la démocratie.

Nombre de considérations théoriques chères à BONALD ou MAISTRE n'ont pas attiré l'attention de MAURRAS. Plus que les doctrines à la lettre de la Contre-révolution, le maître a recherché à établir dans l'opinion un esprit de contre-révolution. Aussi, BALZAC fait figure dans ce cadre de grand maître pour MAURRAS. Pour exemple, on peut citer la préface de la *Comédie Humaine* : « J'écris à la lueur de deux flambeaux éternels ; la Religion, la Monarchie ».

Si je devais citer les grandes références qui m'ont initié à la vie de l'esprit : MAURRAS, BAINVILLE, TAINÉ, BALZAC, RENAN, CHATEAUBRIAND. Mais aussi, sur l'autre bord, MARX, TROTSKY, sans oublier TOCQUEVILLE et MICHELET, au milieu.

Une autre limite de MAURRAS tient au grand reproche qu'il adresse à LUTHER d'avoir brisé l'unité du monde catholique. Mais qu'est-ce que le monde catholique avant la Réforme si ce n'est une assemblée de brigands ? Je n'ai reçu aucune éducation religieuse. Une seule croyance comptait dans ma famille, c'est celle en la France sous la forme d'un patriotisme sans concession. Quand je suis arrivé à l'AF, tous mes amis étaient catholiques, mais la liberté

primait parmi eux. Personne n'essaya de me convertir, pas même le bouillonnant et si cher abbé de Nantes.

Toute l'argumentation maurrassienne du type « arrêtons la guerre, arrêtons les dégâts et refaisons une France forte et vigoureuse à l'intérieur de la zone sud », c'était sincère et sage. Cependant, quelle mauvaise idée de comparer Vichy et la Prusse d'après Iéna ! Comme je vous l'ai déjà dit, Vichy a rendu de grands services au pays mais n'appartient pas aux gloires de notre histoire. L'esprit fougueux de la Prusse, il était parti à Londres avec De GAULLE. Évidemment, il est aisé de mener une telle analyse aujourd'hui. Les choses n'étaient pas si claires à l'époque. Quand De GAULLE a accepté le crime de Mers El Kébir, il fallait avoir beaucoup de foi pour croire qu'il représentait l'avenir et l'indépendance de la France. Une deuxième raison éclaire le choix de MAURRAS en faveur de PÉTAINE : HITLER. Quand Vichy et le vieux maître se sont retrouvés face à lui, ils étaient face à un phénomène dont ils n'avaient pas l'habitude historique, mélange de machiavélisme et de totalitarisme. Toute une diabolisation contemporaine compare assez souvent HITLER au Diable. Sur ce point, j'ai tendance à penser comme tout le monde. Il représenta une incarnation du Mal sur terre très supérieure en efficacité aux finesses maurrassiennes

Le premier Vichy, c'est celui des maurrassiens, de la Révolution nationale, d'un retour à l'ordre traditionnel, contre-révolutionnaire. À partir de l'automne 40, l'entreprise devient douteuse du fait d'un personnel inadéquat et en raison des intensions allemandes qui se précisent (frais d'occupation effroyables, annexion de l'Alsace-Lorraine, persécutions des juifs, c'est-à-dire d'une partie de la population française). Vichy et MAURRAS auraient dû voir que l'armistice et ses premières conséquences constituaient un compromis utile pour l'immédiat mais un marché de dupes pour l'avenir.

Parler de l'antisémitisme de MAURRAS amène à se questionner sur le problème du judaïsme en lui-même. Existe-t-il un peuple juif ? On peut alors se référer à *l'Histoire de l'antisémitisme* de POLIAKOV. Si ce peuple existe, ce peuple est-il historique ? Comme les autres ? Parmi les autres ? A-t-il des caractéristiques propres ? Peut-on analyser tel ou tel trait à telle époque ? Et alors qu'est ce que l'antisémitisme ? MAURRAS s'ancre dans cette vaste confusion de questionnements. Ce qui est certain, c'est que cet antisémitisme maurrassien va prendre une ardeur furibonde, dévastatrice, au moment de la Deuxième Guerre mondiale. Quand Louis de BONALD écrit, les représentants du monde juif n'exercent pas encore une action visible dans la société française comme ce sera le cas à partir des ROTHSCHILD. Il y avait bien eu l'affaire DEUTZ, mais rien à voir avec un scandale de Panama ou une affaire DREYFUS.

MAURRAS n'est pas un historien. Il n'a aucun rapport avec HEGEL. Ce qui l'emporte, c'est plutôt l'esprit du siècle. Dans cet ordre d'idées, je dirais que MARX, par sa systématisation, a perçu les méfaits fondamentaux du capitalisme comme MAURRAS a compris ceux de la démocratie. G. ORWELL, dans *1984*, fait le lien : « la démocratie, c'est le nom poli du capitalisme ». Il est regrettable qu'une description si juste du capitalisme ait abouti à la conclusion si fautive du prolétariat organisant une société sans classe. L'ambition maurrassienne paraît plus raisonnable : un roi, de l'honneur, et de la mesure. MAURRAS est l'héritier d'une culture traditionnelle, classique, gréco-romaine, dont l'idéal est l'harmonie. Voilà bien tout ce qui le sépare d'un MARX envisageant une destinée prométhéenne, où l'homme incarné dans le prolétaire triomphant s'empa-re-ra de la nature et la maîtrisera en même temps que lui-même. MAURRAS n'a jamais commis d'erreurs aussi folles.

La vie de maître est une vie humaine avec des passions, des amis, une maison, des sympathies. Rien à voir avec MARX, titan maudit voué à la misère matérielle la plus épouvantable. MAURRAS est un monstre dans la peau d'un humaniste français très distingué.

MARX est un monstre dans la peau d'un prophète déchiré et martyrisé. La pensée marxiste a connu des applications politiques. La pensée maurrassienne n'a pas trouvé son LÉNINE.

Il est injuste que l'on oublie les positionnements des royalistes en faveur de la question sociale. Qui se souvient de la *Lettre sur les ouvriers* du Comte de CHAMBORD, où il recommande la création de syndicats, etc. Les liens qui unissent MAURRAS à ce thème semblent plus distendus pour la simple raison que les problèmes sociaux se sont noyés dans le patriotisme lors de la Grande Guerre. Et MAURRAS n'était pas du côté du défaitisme révolutionnaire.

Le drame du maître, c'est qu'il a élaboré une philosophie raisonnable à l'usage d'un pays raisonnable, quand nous sommes une société de fous. Quand POMPIDOU, dernier Président dans lequel on pouvait se retrouver un peu disait « Tout franc épargné, est épargné pour la France. Quant à ce qu'on en fera, faites nous confiance ! », personne ne songeait qu'il allait en faire n'importe quoi. Aujourd'hui, le gouvernement nous dit « dépensez, dépensez; endettez-vous ! » au nom de la consommation triomphante. Abjecte consommation ! Elle est notre nouveau totalitarisme. Il y a bien une contradiction totale entre la notion d'héritage selon MAURRAS et la notion d'endettement selon les dirigeants contemporains. Entre une société basée sur la tradition et une autre fondée sur une consommation délirante, on comprend les problèmes que peuvent poser la transmission du maurrassisme de nos jours. Il se présente comme un héroïsme intelligent à des contemporains superficiels, peu courageux, et rendus stupides par un usage immodéré des médias. Une synthèse bien difficile.

Zeev STERNHELL est un historien très discuté, que j'ai eu le grand plaisir d'assassiner dans *Le Monde diplomatique* il y a quelques années. Pour autant, je crois réellement que l'Action française est une matrice du fascisme. Je ne le dis pas pour la dénigrer, bien au contraire. L'AF est un moule du fascisme en ce sens qu'il s'agit du premier mouvement conservateur contre-révolutionnaire capable de jeter ses adhérents dans la rue. Le populisme de la Contre-révolution, c'était les chouans. Puis, les paysans et ouvriers restés royalistes ne furent jamais utilisés physiquement par le Prétendant tout au long du XIX^e siècle. Jusqu'au boulangisme, les chefs de la droite demeurent des gens bien élevés ; pas de tumultes populaires. Avec l'AF, MAURRAS récupère, utilise, organise les mécontentements d'en bas. Il eut raison. L'utilisation de la foule nationaliste comme instrument de conquête du pouvoir va être à sa suite la substance du fascisme. Dans ses *Cahiers*, BARRÈS a pu écrire : « MAURRAS a gagné, les imbéciles vont à lui ». Donc MAURRAS préfigure du fascisme. Son seul tort, c'est bien de n'en avoir été qu'une préfiguration. Il fallait pousser l'expérience jusqu'à la prise du pouvoir, y compris par un semblant de coup d'État comme celui du 13 mai 1958 en France. Aujourd'hui, qui reproche encore à De GAULLE cette estocade de la IV^e République ?

La monarchie a été renversée une bonne fois pour toutes en février 1848. Mais, ce qui est extraordinaire, c'est que l'idée monarchique ait subsisté aussi longtemps. Le royalisme français a engendré dès 1789 une réflexion politique sur la nature de la société : BONALD, Joseph de MAISTRE, BLANC de SAINT BONNET, RIVAROL, le comte de MONTLOSIER...toute une tradition de gens de haute culture dont on ne connaît pas d'équivalents dans d'autres courants de pensée. N'est-ce pas quelque chose que cette fidélité sentimentale mais aussi cette création doctrinale après la chute du trône ? Tout ce petit monde a vécu dans une chimère, mais quelle noble chimère ! Du point de vue de la splendeur intellectuelle, le royalisme n'a pas été le plus mal loti ; même si nous avons été de grands vaincus.

J'entendais à la radio, l'autre jour, le rédacteur en chef de l'*Humanité*, Claude CABANES, qui évoquait la reine d'Angleterre en raillant une « vieille institution poussiéreuse ». Quand j'avais 20 ans, en 1950, la modernité, c'était l'URSS. Jamais Monsieur CABANES n'avait envisagé que la Monarchie britannique ferait la peau en durée à l'Union soviétique. Et bien c'est cela, Camarade, la pensée contre-révolutionnaire !